Jean-Bernard Raimond (1926-2016)

Jean-Bernard Raimond n’avait pas connu Giraudoux ; mais Jouvet, oui : il lui avait rendu visite à l’Athénée quand, agrégé des Lettres, préparant l’ENA à la Fondation Thiers, il avait déposé un sujet de thèse : *La Pensée politique de Jean Giraudoux*. Il avait découvert ses livres à quinze ans. En 1992, visitant pour la première fois la maison natale de Jean Giraudoux, il déclarait, en présence des autorités :

Rien ne pouvait me faire plus plaisir que cette présidence des Amis de Jean Giraudoux, un écrivain de talent dont j ‘ai découvert l’œuvre dans mon adolescence et pour laquelle mon admiration est toujours aussi vive.

Il était toujours prompt à rappeler son attachement à l’auteur de *Bella*. Il racontait souvent que lors de sa première conférence de presse de ministre, quand un journaliste lui demanda, devant le bureau de Vergennes, lequel de tous ses prédécesseurs était son modèle, il avait répondu devant des auditeurs médusés: « Dubardeau ».

Il a été un président idéal, toujours soigné, toujours élégant. Le bulletin de décembre 2009 contient une très vivante photo de son dialogue avec Florence Delay, de l’Académie française. Toujours courtois, volontiers cordial, il n’imposait pas du tout ses volontés au Conseil d’administration, se montrait au contraire toujours prêt à signer, à défendre, à soutenir. Sa qualité d’ambassadeur de France, ancien ministre des Affaires étrangères, valut à l’association des amis de Jean Giraudoux un lustre ravivé : des égards inédits  à Bellac chaque fois qu’il y venait ( dès 1992 et à plusieurs reprises) ; à Irigny (2006); et même, l’honneur d’être reçue dans les salons du Quai d’Orsay par le ministre son successeur et ami Alain Juppé pour le cinquantenaire de la mort de Giraudoux (1994), et de nouveau pour les participants d’un colloque qui s’est tenu à l’université de Paris-Sorbonne (1999), grâce à Pierre Brunel.

Un sommet fut atteint quand notre jeune collègue et ami Abdelghani el Himani organisa à Fès (2001) le colloque de la SIEG, filiale universitaire de l’AAJG, avec l’aide d’André Job, qui avait eu pour élève le frère du roi. Le Prince accorda son patronage d’autant mieux que Jean-Bernard Raimond présidait aussi l’association France-Maroc et qu’il était du voyage. Tous les participants purent apprécier l’hospitalité marocaine, sa qualité, sa générosité, son faste, surtout quand on la compare avec l’accueil que les universités françaises réservent aux collègues venus de l’étranger.

Grâce à son épouse, un conseil d’administration put se tenir sur les Champs-Élysées au restaurant Cardin, et le 5 décembre 1992, tous les adhérents furent conviés à l’Espace Cardin pour la première de *La Folle de Chaillot*, dansée par la grande Maia Plissetkaia faisant ses adieux à la scène.

Au risque de paraître vouloir me mettre en avant, je crois devoir à la mémoire de Jean-Bernard Raimond, à son caractère, à son humour, de compléter cet hommage impersonnel par deux précisions sur le début et la fin de son mandat, et par quelques souvenirs dont il se flattait à l’occasion.

Dans l’association des amis de Jean Giraudoux, pour la désignation des présidents, l‘Assemblée générale ne faisait qu’entériner. Ils étaient choisis par Jean-Pierre Giraudoux, fils unique et unique détenteur des droits. Et ses choix furent heureux. À l‘origine (1971), Président d’honneur : le grand architecte Albert Laprade, presque voisin de Pellevoisin et camarade de lycée dès 1894. Président : le compositeur Henri Sauguet, auteur de la musique d’*Ondine* puis de *La Folle*, mais d’abord l’un des rares critiques dramatiques favorables à *Judith*, — double légitimité donc.

Pendant la longue maladie du très cher et très précieux Henri Sauguet et même après son décès (1989), il y eut un long interrègne. Jean-Pierre Giraudoux récusait tous les noms que nous avancions. Jean-Bernard Raimond, normalien et diplomate comme Jean Giraudoux, gaulliste pompidolien comme Jean-Pierre, m'avait semblé le remplaçant idéal que l'on cherchait vainement. Hélas ! L’idée venait de moi, et Jean-Pierre tenait à marquer son autorité. Il la balaya d'un revers de main : « Il a été un trop mauvais ministre. » Par chance il avait parfois — ou semblait avoir — la mémoire courte. Je tenais cette idée de Jean Charbonnel, camarade de promotion de Jean-Bernard Raimond à l’ENS puis à l’ENA, ancien ministre de Pompidou, et surtout alors président du Conseil général de la Corrèze, département dans lequel Jean-Pierre avait acquis quatre maisons et aménagé sa *Grange rouge* en théâtre. L’année suivante, Charbonnel lui-même lui parla de son ami Jean-Bernard et cette fois l’idée parut excellente.

L’entrée en fonction du nouveau président fut romanesque. Elle devait avoir lieu lors de l’assemblée générale convoquée pour le 19 janvier 1991. Mais peu de jours avant, l’opération « Tempête du désert » était déclenchée, la première « guerre du Golfe » commençait, et le ministre ordonna à tous les ambassadeurs de rester à leur poste. L’ancien ministre finissait sa carrière dans un poste fort agréable et qui lui convenait : le Vatican. Il suivit donc de loin son élection paradoxale, car il ne connaissait aucun des membres de cette association pas plus qu’il n’était connu d’eux, sauf de nom. Joindre Jean-Pierre au téléphone était difficile et périlleux. Mais il trouva mes adresses, tant professionnelle que personnelle, dans « L’Archicubier », l’Annuaire des anciens de l’ENS. Notez la délicatesse : il ne se permit pas de m’appeler chez moi, il téléphona à l’université, notre secrétaire-sténodactylo lui indiqua que j’avais une heure de réception le mercredi, et il appela chaque mercredi, courtois puis cordial et bientôt amical, quand nous en fûmes à réveiller de vieux souvenirs de « l’École ».

En 1950-1951, il était en quatrième année, agrégatif, bénéficiant d’une « thurne » individuelle au « palais » (sous les toits), quand, « bizuth », j’avais droit à un sixième de bureau en rez-de-jardin. Nous nous étions sûrement croisés souvent au réfectoire et à la bibliothèque, mais nous n’avons lié amitié que par téléphone en 1991. La guerre se prolongeant, soucieux de cette association qu’il présidait *in absentia*, et heureux d’interrompre par l’oreille son exil forcé, nos conversations se firent interminables. Or il se trouvait, d’une part, qu’il ne m’avait pas directement au téléphone, sa secrétaire appelait la nôtre, laquelle était fort intriguée par ces appels du Vatican ; d’autre part, qu’elle et moi et bien d’autres regardions avec plaisir une jolie série télé intitulée « Le Mari de l’ambassadeur » : la charmante Marthe Keller faisait carrière dans cette « Carrière » jusque-là réservée aux hommes. Vint la semaine d’un nouvel épisode : Marthe Keller se voyait propulsée au Vatican, et notre secrétaire s’inquiéta pour Jean-Bernard. Je lui rapportai la chose, il s’en réjouit d’autant plus que ce feuilleton l’avait fort occupé, les gens de France Télévision avaient fait appel à lui, ils s’imaginaient qu’ils allaient filmer dans les appartements privés du pape, l’ambassadeur de France était déjà très fier d’avoir pu leur faire ouvrir les jardins.

L’année suivante, l’âge de la retraite venu, nous le découvrons enfin *de visu*. C’était l’heureuse époque où la BNF hébergeait nos A. G. dans sa *Grande* (et belle) *Salle des Commissions*. Après le conseil d’administration, qui siégeait le matin, et avant l’assemblée, nous déjeunions au Grand Colbert, nous n’avions que la rue Vivienne à traverser. Il s’y montrait parfait convive. J’envie l’agilité avec laquelle il vidait son assiette pour relancer la conversation.

Parmi les souvenirs qu’il évoquait volontiers : à Varsovie, il avait distingué le jeune cardinal Wojtyla qui allait devenir le pape Jean-Paul II, auquel il allait consacrer un livre. À Moscou, il avait remarqué Gorbatchev avant même son entrée au Politburo, autre sujet de livre.  
 Il parlait surtout des années 1969-1973 passées au secrétariat général d’un autre normalien agrégé des Lettres, le Président Pompidou. Il avait la charge de surveiller l’Éducation nationale depuis l’Élysée. Au lendemain de 1968, l’agrégation, spécificité française, avait bien failli disparaître. Il était fier de l’avoir sauvée. Je ne partageais pas son avis, mais il ne m’en voulait pas. Il y avait en lui un professeur rentré (comme en Giraudoux *dixit* Paul Morand, et cette fois je suis du même avis). Au sein de l’association, les professeurs étaient nombreux, et il renouait avec un monde qui aurait pu être le sien et qui l’avait été brièvement : déjà diplomate, il avait fait cours à l’institut des Sciences politiques.

Il était devenu ministre des Affaires étrangères, choisi par Jacques Chirac, adoubé par François Mitterrand, lors de la première « cohabitation », autre sujet de livre. Sa qualité de normalien et littéraire n’avait pas laissé indifférent le Président de la République.

Plus belles sont les choses, plus triste leur fin. Chaque année, le président Raimond remettait son mandat en jeu. Il insista, mentionnant des défaillances de sa mémoire, s’inquiétant de sa succession, à l’approche de ses quatre-vingt-cinq ans (2011). En juin 2010, Francis Huster était venu jouer au festival de Bellac, à bureaux fermés car les émotions que soulève un toujours jeune premier, programmé depuis quarante ans au cinéma tout autant qu’à télévision, sans parler du théâtre, s’accumulent, de génération en génération. Tous les âges étaient en émoi. Or il vint d’abord à la Maison natale pour l’inauguration de l’exposition, il y prit la parole et proclama avec chaleur et talent son admiration pour Giraudoux qu’il avait souvent servi en acteur ou en metteur en scène. C’était, me sembla-t-il, de sa part inconsciemment une offre de service. À saisir ! Il voulut visiter la bibliothèque. Nous étions en tête-à-tête dans cet espace étroit. Sans consulter personne, je lui parle de notre président, aux côtés duquel la présence d’un acteur très connu servirait la mémoire de Jean Giraudoux, sans aller jusqu’à parler de « coadjuteur avec droit de succession », mais c’était ma pensée. Il accepte sans hésiter. D’ailleurs, il connaissait et appréciait Jean-Bernard Raimond. J’étais ravi.

Hélas ! Celui qui était devenu à la longue mon grand et cher ami Jean-Bernard ne voulut rien entendre. L’arrangement lui parut impossible. Demander à un acteur aussi célèbre de prendre place dans son ombre de modeste ancien ministre ? J’avais beau lui répéter que je ne tenais pas le rôle de Gil Blas face à un archevêque de Grenade qu’il n’était aucunement… Avais-je bien involontairement blessé son hypersensibilité et son extrême délicatesse? Peut-être avait-il déjà vraiment le désir de passer la main ? Devant l’assemblée générale de janvier 2011, il fit connaître sa décision définitive, en même temps que Francis Huster lisait une très belle célébration de Giraudoux, « le plus grand poète de la scène du XXe siècle ». Enfin, le 21 janvier 2012, Jean-Bernard Raimond préside son dernier conseil d’administration, propose l’élection de Francis Huster, et se retire. L’assemblée lui adresse ses remerciements pour ses vingt ans de présidence, et entérine. Sur proposition de Francis Huster, nouveau président, l’association des « Amis de » prend le nom d’ « Académie Giraudoux ».

Jean-Bernard s’abstiendra d’y paraître. En 2014, il donnera pouvoir à Mauricette Berne, présidente de la Fondation Jean et Jean-Pierre Giraudoux. Nous eûmes de nouveau de longues conversations téléphoniques. Puis de sa part des appels répétés avec des redites qui laissaient craindre des pertes de la mémoire. Puis il devint impossible de le revoir. Cinquante ans plus tôt, les deux fils de Suzanne Giraudoux m’avaient interdit de voir leur mère en fin de vie. Il est mort le 7 mars 2016 à Neuilly-sur-Seine.